2e Année N° 5. 1er Mars 1921

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
RACHÈTERAIT A 24 FRANCS TOUTE
COLLECTION EN BON ÉTAT DE SES
24 PREMIERS NUMÉROS

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Mars 1921

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n05bulletindelavi02pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

2e Année. N° 5. 1er Mars 1921

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny Guillaume Janneau André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

Vers la réforme de notre "Loi Pacca".
Le Livre Français.
Pour un musée français à San-Francisco.
Marionnettes.
Pissarro, la loterie et le "saint-honoré".
Manet se sut-il amputé ?
Le Courrier de la Presse.
La Curiosité.
Au Musée Gallièra.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Vers la réforme de notre "Loi Pacca"

Se rendant aux arguments d'expérience, la Chambre, au cours de la discussion du budget des Beaux-Arts, vient de sonner le glas de notre « loi Pacca ». La législation qu'inspire le sentiment plutôt que la raison n'est, en effet, pas viable.

Les pouvoirs publics s'étaient abusés. Traitant en suspects, voire en ennemis, collectionneurs, marchands, artistes même, ils devaient naturellement s'exposer à des résistances. Lésés dans leurs plus légitimes intérêts, condamnés à voir péricliter entre leurs mains des richesses dont l'échange et la mobilité constituent, pour le Trésor lui-même, une ressource utile, les exportateurs ont arrêté leurs opérations. Fait plus grave, ils les ont transférées ailleurs. Ainsi, la source qu'on exploitait s'est tarie, rappelant, par une cruelle ironie, certaine fable des œufs d'or.

*

Il est beau, sans doute, d'accepter le rôle du pendu par persuasion. Mais il est naïf de l'offrir aux hommes. Le Parlement reconnait son erreur. Prêtant une oreille attentive aux critiques serrées qu'ont portées devant elle plusieurs orateurs, la Chambre a marqué, par ses applaudissements nourris, sa volonté de corriger une faute heureusement éphémère.

Déjà, dans les conseils du gouvernement, l'on avait envisagé la réforme de notre « loi Pacca ». Fallait-il entraver les échanges artistiques, diminuer ainsi notre influence à l'étranger, compromettre tout un commerce pour, à la fin, procurer au Trésor des recettes notablement moins élevées que celles qui résultent des grandes ventes? D'accord avec M. Paul Doumer, ministre des Finances, M. Léon Bérard, ministre

des Beaux-Arts, s'est déclaré prêt à entendre des suggestions nouvelles.

Avec netteté M. Charles Dumont, rapporteur général du budget, ancien ministre, a déjà pris position : « Nous savons tous très bien, a-t-il déclaré, que cette loi a besoin d'être remise sur le chantier. » — « Nous sommes tous d'accord », convint M. Léon Bérard. Et, intervenant dans le débat, M. Charles Dumont, à l'approbation unanime, ajouta : « Nous aurons à modifier et à améliorer cette loi. J'espère qu'il y aura accord à ce sujet entre M. le ministre des Finances et M. le ministre des Beaux-Arts. »

*

Les orateurs avaient très clairement dénoncé le vice initial de notre « loi Pacca ». Elle accorde, en effet, à l'Etat, un droit de préemption sur les objets d'art qu'il saisit entre les mains de leur propriétaire. Mais elle refuse aux musées le supplément de crédits qui leur eût permis d'exercer ce même droit. Elle s'annule donc elle-même. N'offrant aucune compensation aux collectionneurs, elle se borne à leur imposer des devoirs.

Sans doute, on ne pouvait qu'approuver l'intention de la loi de 1920. Il était à craindre qu'au bénéfice d'un change écrasant, les collectionneurs étrangers ne s'emparassent de trésors dont l'exode eût atteint notre patrimoine. Mais les chefs-d'œuvre auxquels on peut reconnaître le caractère d'intérêt national sont-ils vraiment si nombreux? Nos musées ne sont pas des hôpitaux. Il faut craindre de nuire à leur valeur d'enseignement en les encombrant d'éléments secondaires.

*

Il n'est pas douteux que la sagesse du Parlement ne rétablisse l'ordre un moment troublé. Les Chambres ne laisseront pas de corriger en même temps le déni de justice dont les artistes modernes ont été les victimes. Elles voudront restaurer le droit lésé en permettant aux héritiers des artistes d'exercer à l'étranger, comme en France, et pendant le même délai de cinquante ans, le droit de suite que notre loi Pacca réduisait en fait à vingt ans.

La jurisprudence de ce pays ne saurait demeurer dans une incohérence funeste. Les comités des trois sociétés d'artistes reconnues d'utilité publique feront, croyons-nous savoir, à cet effet, une démarche collective auprès du législateur. Nous ne doutons pas que la raison n'ait chez celui-ci le plus large crédit.

GUILLAUME JANNEAU.

Le Livre Français

(Voir les numéros des 1er et 15 Janvier et 1er Février.)

26 XVIIe SIÈCLE. — QUEVEDO.

Chacun s'en alla de son côté, et moi je quittai la place pour rentrer à la maison, mettant au supplice tous les nez que je rencontrais sur mon chemin. Une fois au logis, je contai à mes parents ce qui m'était arrivé, et ils se mirent dans une telle colère de me voir en pareil état, qu'ils voulurent me maltraiter. Je rejetai la faute sur ces deux lieues de rosse aplatie qu'ils m'avaient fournie ; je compris qu'ils se tiendraient pour satisfaits;

Page du "Pablo de Ségovie" de Daniel Vierge.

Le *Pablo de Ségovie* de Daniel Vierge, paru en 1882 chez Bonhoure, et récemment signalé par M. Gustave Geffroy, fut, au début de la gravure sur zinc en relief, un parfait exemple de la nécessité d'équilibre entre les linéaments du dessin et le caractère employé. Retenons-le comme un précieux symbole de l'harmonie qu'on devrait rechercher dans la composition des titres et des couvertures, et aussi pour les fins de chapitre et frontispices ornementaux.

Des réimpressions d'ouvrages anciens, *Le Neveu de Rameau*, de Diderot, *Le Dandysme, ou Georges Brummel*, de Barbey d'Aurevilly, nous furent déjà présentés par MM. Emile Paul frères,

Couverture par Gaspard Michel.

Couverture par Bertrand Guégan.

Albert Marquet (frontispice).

avec le louable souci de s'inspirer de traditions typographiques contemporaines de leurs auteurs. Parmi nombre de plaquettes de haut goût, M. Louis Rouart a publié un *Chemin de Croix* de Paul Claudel. Un érudit artiste, M. Richard Cantinelli, nous donne, à La Sirène, un *Pantagruel*, et *Les Plus Belles Fleurs de la Légende Dorée*. A La Sirène encore, dans une voie très moderne, M. Bertrand Guégan orne l'*Almanach de Cocagne* de hors texte, frontispices et culs-de-lampe signés Paul Signac, Henri-Matisse, Albert Marquet, Dufy, Laprade : natures mortes parfois, mais aussi fleurs et paysages. La « Nouvelle Revue Française », les « Editions Crès » témoignent de la même préoccupation novatrice, et d'un sincère effort de retour à des prix abordables.

Si un livre bien présenté est un précieux agent de diffusion du goût, bien présentés, de par leur grand tirage, les catalogues, affiches, prospectus contribuent encore plus puissamment à l'éducation du public. Tel le petit catalogue de l'exposition, au Luxembourg, de l'œuvre d'Auguste Lepère, orné de bois du maître, et imprimé avec les caractères Tory-Garamond établis pour l'imprimerie Frazier-Soye, d'après les recherches et sous la direction de Jean Paillard. Tels, parmi les périodiques, les *Feuillets d'Art* et *Le Bon Ton*. Tels les nombreux travaux d'art décoratif appliqué de la maison Devambez, toujours en quête d'artistes épris d'innovation et d'imprévu, et dont le directeur, M. Georges Weil, veut bien nous communiquer le premier essai d'une affiche de Leonetto Cappiello, pour le bal de la mi-carème, à l'Opéra.

P. Laprade (frontispice).

Paul Signac (frontispice).

Et les prix? La vie chère est la maladie du jour, et l'imprimerie ne bénéficie d'aucun privilège d'immunité. Les difficultés d'existence, pour les travailleurs du livre, ne sont pas moindres qu'ailleurs. Comment expliquer pourtant ces différences, variant parfois du simple au double, entre les devis de diverses maisons soumis au même client pour un même travail ? Comment le meilleur résultat correspond-il souvent aux conditions les plus modérées? C'est que, parmi les chefs d'industrie, les uns, hommes de métier, s'attachent surtout à la fabrication que les autres, administrateurs plus qu'habiles mais techniciens incompétents, abandonnent à un personnel dont ils sont incapables de vérifier les mérites.

Laissons à leurs calculs ces imprimeurs qui n'impriment pas, et consultons des professionnels.

L'un des doyens de l'imprimerie française, M. Georges Protat, nous écrit :

« Le journal se paye trois sous au lieu d'un, et la publicité se paye triple; le livre de classe a également triplé, parce que objet de première nécessité; le livre d'imagination, de distraction, si je puis dire, n'a que doublé; le livre d'érudition, qui s'adresse à un public auquel la vie est particulièrement chère, oscille comme prix, ne se vend pas, et trouve bien difficilement un éditeur.

« Notre monnaie a perdu les deux tiers de son pouvoir d'achat; le livre devrait donc se vendre au moins trois fois son prix ancien : le papier vaut encore cinq à six fois plus qu'en 1914, les salaires et les frais généraux ont plus que quadruplé; on peut donc dire que le prix de revient actuel atteint cinq fois environ celui d'avant guerre. Mais les acheteurs ne suivent pas!

Henri-Matisse.
(fin de chapitre)

« La meilleure présentation du volume à grand nombre », demandez-vous? Comme vous, j'aime et je respecte trop le Livre pour ne pas conseiller la meilleure, la plus artistique présentation. Les seuls livres qui,

Couverture de la Légende Dorée.
(Editions de la Sirène.)

actuellement, se vendent et font leurs frais, en dehors de certains succès tapageurs dus plus à la réclame et aux circonstances qu'à la valeur du texte et à la bonne présentation, sont les livres de luxe. Tout ce qui est tiré avec soin, à petit nombre, sur beau papier, trouve preneur; mais le beau Hollande et le meilleur Japon sont hors de prix, sinon introuvables.

« On n'achète plus *un* exemplaire de luxe numéroté, mais au moins deux; on coupe le premier, on le parcourt parfois, mais on remise l'autre en bibliothèque soigneusement fermée pour le faire passer en vente lorsque, l'édition étant épuisée, les prix auront au moins doublé. La bibliothèque de livres numérotés est devenue le « bas de laine » des intellectuels, et il ne paie pas plus que celui du cultivateur l'impôt sur le revenu.

« Le volume à gros tirage devrait être doublé d'un tirage de luxe qui paierait au moins la moitié des frais de composition qui grèvent le plus le prix de revient d'un livre; car, quoi qu'on en dise, l'élément *main-d'œuvre* pèse plus, actuellement, dans nos devis que l'élément *papier*.

« Le papier, qui a diminué, diminuera probablement encore avec la baisse du charbon et celle des changes anglais et scandinaves. La main-d'œuvre baissera-t-elle? J'en doute, car les industries du Livre ont été moins favorisées que d'autres comme salaires de guerre et d'après-guerre.

« On conseille la réduction du format et celle de la grosseur des caractères; ce sont sûrement des jeunes qui ont lancé cette idée. Jusqu'à quarante ans, j'ai pensé qu'on gâchait du papier en employant des caractères trop gros. Les yeux, avec

Cappiello. — Affiche pour le Bal de l'Opéra (Devambez, éditeur).

QUATRIÈME STATION

O mère qui avez vu mourir votre Fils unique et tunique enfant

Rappelez-vous cette heure de dernière Angoisse du petit être pantelant.

L'eau quand elle sait de faire boire, la glace, le thermomètre,

Et la mort qui vient peu à peu et qu'on ne peut plus méconnaître

Mettez-lui ses pauvres souliers, changez ce de linge et de brassière

Quelqu'un vient qui va me le prendre et le mettre dans la terre

Adieu, mon bon petit enfant! adieu, ô chair de ma chair!

La quatrième Station est Marie qui a tout accepte.

Vous au coin de la rue qui attend le Trésor de toute Pauvreté

II

Le Chemin de la Croix de Paul Claudel. Editions de l'Art Catholique.

ou sans lunettes suivant l'âge du lecteur, sont les seuls juges, et je crois sérieusement que si les yeux des enfants ne s'usaient pas sur des livres de classe trop fins, ceux des adultes sur des textes trop mal imprimés, il n'y aurait pas tant de gens à lorgnon ou à monocle.

« Par ce temps de vie chère, si chacun réduit ses dépenses, économisera-t-on sur le journal? On les parcourt à raison de trois ou quatre chaque jour dans la plupart des familles se disant économes, soit 0 fr. 45 ou 0 fr. 60 de dépense quotidienne. Combien de ménages s'offrent un volume de 7 francs par mois? C'est que, moins que jamais, le Français n'est homme d'intérieur. Le livre se lit plus agréablement chez soi, au coin du feu, tandis que le journal se parcourt en métro, en tramway, au café, au cercle. Le succès des copieuses revues anglaises et des livres d'outre-Manche vient de la vie de nos voisins, plus fermée, moins extérieure que la nôtre. Il ne faut pas espérer changer la mentalité française et, à moins de faire du Livre un signe extérieur du luxe, nous n'arriverons qu'exceptionnellement au gros tirage. Le jour où le bon ton imposerait à la femme élégante de faire ses visites avec le « livre du jour » à la main, alors le livre à grand nombre vivra et fera ses frais; et il sera élégant, car la femme aime et crée l'élégance. »

Une telle mode, en effet, en vaudrait d'autres. Et n'avons-nous point, pour la faire naître, des novateurs? Roger Allard, Daragnès, Bertrand Guégan à la Sirène, Gaspard Michel chez Emile Paul, Daniel Jacomet et ses fac-similés?

CATALOGUE

- Enterrement en Picardie. Epreuve du trait
- Procession de la Fête-Dieu à Nantes. Epreuve du trait (Bois)
- L'Abreuvoir. Planche gravée originale
- Frontispice de Rouen illustré. Bois

Catalogue d'Auguste Lepère, imprimé en Tory-Garamond.

✲

Les initiatives heureuses donnent au Livre une vie nouvelle. Mais il faut tout d'abord des techniciens instruits.

« Nos imprimeries françaises, nous dit M. Keufer, ancien secrétaire général de la Fédération française des Travailleurs du Livre, possèdent encore de bons ouvriers et conservent à notre industrie sa réputation de bon goût. Mais le niveau des connaissances techniques, principalement pour la composition et l'impression, a sérieusement diminué, en raison des conditions déplorables dans lesquelles se fait l'apprentissage. Depuis la suppression du contrat, l'enfant peut, avec une préparation superficielle, quitter son premier patron pour être aussitôt admis chez un patron concurrent, où, pour exécuter un travail facile, il recevra un petit salaire; mais il n'aura plus le temps de se perfectionner dans le métier.

« L'enseignement technique supérieur ne peut être donné que dans des écoles spéciales; mais l'atelier sera très profitable à l'apprentissage, si le patron s'intéresse à l'enfant qui lui est confié, si les ouvriers qui l'entourent s'attachent à le guider dans les essais d'application pratique.

« Pour la composition, qui suppose une bonne instruction générale, les rétributions ont été, jusqu'à ces dernières années, inférieures à celles des métiers de force. Cela est peu encourageant. En ce qui concerne l'impression, la formation technique est négligée. Un simple margeur passe conducteur à l'ancienneté.

« La suppression du brevet d'imprimeur a provoqué une énorme multiplication du nombre d'imprimeries : anciens ouvriers devenus patrons, patrons étrangers au métier, tous employant, pour faire concurrence aux maisons plus anciennes, des femmes et des enfants dont le travail sera très inférieur. On commence heureusement à se préoccuper de l'organisation pratique qui nous manque pour produire à bon marché, et qui existe à l'étranger. Et puis les éditeurs sont parfois bien exigeants à l'égard des imprimeurs et des auteurs.

« Le grand public, enfin, ne témoigne pas au livre un suffisant intérêt. Combien songent aujourd'hui à constituer une bibliothèque de bons livres? Et cependant, plus on s'instruit, plus on augmente, sans grande dépense, le capital intellectuel et moral d'une nation. »

*

Bien des familles ne peuvent pas faire le sacrifice d'un apprentissage dépourvu de toute rétribution. Mais aux enfants et jeunes gens qui feront à l'atelier l'apprentissage sérieux que préconise M. Keufer, l'instruction technique supérieure et artistique demeure accessible à

cette Ecole Estienne où nous avons promis de ramener nos lecteurs. 286 élèves y ont fréquenté l'an dernier un cours du soir libre; le comité de patronage a décidé d'en ouvrir dans toutes les sections. Et, sans l'obstacle de la semaine anglaise, des cours pourraient être également faits le samedi.

✲

Fondée il y a plus de trente ans par la ville de Paris, l'Ecole Estienne, seule école du Livre en France, est sise tout à côté de la place d'Italie, 18, boulevard Auguste-Blanqui, à deux pas de la Manufacture nationale des Gobelins. Son directeur actuel, le romancier et critique d'art Georges Lecomte, ancien président de la Société des Gens de Lettres, qui est à sa tête depuis sept ans, voisine avec son très cher et vieil ami, le romancier et critique d'art Gustave Geffroy, président de l'Académie Goncourt, depuis dix ans administrateur des Gobelins.

"La Mer", de J. Michelet. (Ecole Estienne.)

On ne connaît pas assez les ressources que l'Ecole Estienne offre aux familles comme aux industriels et aux artistes du Livre, la qualité et les résultats de son enseignement, la bonne tenue des travaux qui sortent de ses presses.

Et pourtant, chaque fois que depuis sept ans elle a montré quelques-uns de ses travaux, à l'exposition de Leipzig quelques semaines avant la guerre, au Musée des Arts décoratifs, à la première Foire de Paris, à l'exposition du Livre au Musée Galliéra où ses seuls travaux exécutés pendant la guerre occupaient toute une grande salle, à Strasbourg, les visiteurs les plus exigeants ont été obligés de reconnaître à la fois l'intelligent sentiment de la tradition et le modernisme plein de mesure qui caractérisent ses productions. Elles ont fait la meilleure impression sur les artistes, sur les amateurs de belle typographie et sur les professionnels qui savent apprécier les beaux travaux et, dans leur propre maison comme ailleurs, en ont souci.

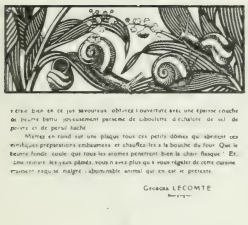
Et pourtant, très nombreux déjà sont les anciens élèves de l'Ecole

qui, ayant bien su tirer profit de l'éducation professionnelle et artistique reçue, occupent des situations très intéressantes dans des maisons réputées. Il en est qui sont devenus patrons, et même patrons importants. Il en est qui sont directeurs, chefs de service, contremaîtres très estimés en des imprimeries de premier ordre, en des ateliers de photogravure, de lithographie, de reliure, de dorure jouissant d'une renommée brillante. Il en est quantité d'autres qui, encore tout jeunes et moins bien servis par la chance, sont, malgré leur savoir, leur goût ou leurs aptitudes, restés de simples artisans, mais instruits, ayant le sens des valeurs, de l'harmonie et de l'équilibre et possédant à fond toutes les parties de leur métier. Ceux-là mêmes qui, moins intelligents et moins soigneux que certains de leurs camarades, ne sont que des ouvriers ordinaires, ont néanmoins un rôle intéressant dans les ateliers, dès qu'ils en ont bien pris l'habitude, parce que, si médiocrement qu'ils aient suivi l'enseignement de l'Ecole, ils en ont tout de même bénéficié.

Titre de Programme. (Ecole Estienne.)

« Ils sortent de l'Ecole Estienne avec des possibilités d'avenir que n'ont pas les apprentis du dehors! » disait un jour devant nous un notable industriel du Livre, un peu agacé par les critiques de certains imprimeurs qui, pour leurs travaux très ordinaires, n'ont pas besoin des qualités d'éducation technique et artistique qu'on s'efforce de donner aux élèves de l'Ecole Estienne. Ayez la courte patience de les laisser s'habituer à l'atmosphère et au travail rapide de l'atelier. Et, à une époque où les conditions de l'industrie permettent si difficilement aux patrons de former des ouvriers, quelle que soit leur bonne volonté, et quelque désir qu'ils en aient, vous verrez quelle récompense vous aurez de votre sagesse. »

Et notre interlocuteur a toujours eu chez lui, pour ses travaux soignés, des élèves de l'Ecole Estienne. Ce sont encore de ses élèves que l'on trouve en grand nombre dans la plupart des maisons réputées, chez Draeger et à l'*Illustration* par exemple. Ce sont presque exclu-



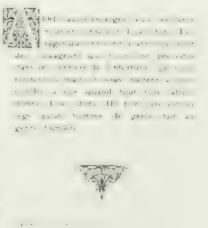
Plaquette de Georges Lecomte, imprimée à l'Ecole Estienne.

sivement d'anciens élèves de l'Ecole Estienne qui tirent à la presse à bras les bois en couleurs imprimés chez Schmiedt et chez les frères Beltrand. Lorsque Lalique se mit à faire des impressions, c'est à l'Ecole Estienne qu'il vint chercher des collaborateurs. C'est un élève de la même école qui dirige la fabrication des éditions de la *Revue Française*, un autre qui s'occupe de la partie technique des magazines *Femina* et *Je sais tout...*

Pour le renouveau typographique qui se dessine depuis quelques années et dont chaque jour nous avons des indices plus nombreux, l'Ecole Estienne est la pépinière des bons artisans nécessaires à cette rénovation. Il faut que, dans leur propre intérêt, les industriels du Livre aident à son perfectionnement par une collaboration attentive et sympathique. Puisque la plupart d'entre eux ne peuvent plus former d'apprentis, et comme cependant ils ne peuvent se passer de bons ouvriers, n'est-il pas raisonnable qu'ils l'entourent de leur généreuse sollicitude pour l'utiliser au mieux des besoins des industries françaises?

L'enseignement professionnel et artistique y est donné, soit par des artistes réputés et passionnés pour leur tâche, tels que MM. Henry de Waroquier, Mathurin Meheut, Robert Bonfils, Hissard, soit par des praticiens remarquables choisis à la suite de rigoureux et loyaux concours.

Cette étroite collaboration des artistes et des industriels à l'enseignement de l'Ecole est d'ailleurs assuré de la manière la plus active et la plus pratique, par un Comité de patronage où, sous la présidence de M. Georges Lalou, rapporteur général du budget de la ville de Paris, et avec l'ap-



(Ecole Estienne.)

probation de M. Deville, président de la 4e commission à l'Hôtel-de-Ville, siègent des conseillers municipaux appartenant aux professions du Livre, comme MM. Deslandres, Hénaffe et M. Florent-Matter qui a passé une bonne partie de son existence très active autour du « marbre » des journaux et périodiques, et où figure toute une phalange de grands noms des arts et des industries du Livre : d'hommes qualifiés pour aider de leurs conseils l'éducation de jeunes hommes qui seront les bons et utiles artisans de cette renaissance typographique que certains professionnels peu clairvoyants commettent l'erreur de ne pas apercevoir encore.

*

Si l'instruction fondamentale est indispensable à ceux qui ignorent tout de la fabrication du livre, il n'est pas moins utile que les hommes de métier se tiennent au jour le jour au courant d'incessantes transformations. Et, en dehors des professionnels, pourquoi ceux qui font profession d'aimer le livre ne pénétreraient-ils pas ses secrets? Bibliophiles, qui acceptez un livre tout fait, sans intervenir dans sa composition, endosseriez-vous volontiers un vêtement confectionné? Votre fantaisie, votre délicatesse, s'accommoderaient-elles du tourisme accompagné, de repas de table d'hôte internationalement identiques?

Allons donc nous aussi à l'école, et, mieux instruits, saluons avec crainte et respect la feuille de papier blanc. Ne la laissons pas témérairement noircir. Elle peut n'être, il est vrai, que le fragile support de banalités lamentables. Elle peut aussi, elle doit, par la suite des siècles, porter durablement témoignage de la pensée française, de l'art et du goût français.

André Marty.

Pour un Musée français à San Francisco

A San Francisco, dans un parc donné par Mrs. Adolph B. Spreckels, M. Henri Guillaume, architecte, a commencé les fondations d'un musée français. L'édifice sera terminé et inauguré dans un an. Les Parisiens qui iront à San Francisco le reconnaîtront aisément, surtout s'ils sont décorés de la Légion d'Honneur. Le musée français de M. H. Guillaume sera en effet la copie exacte du palais de Salm, au quai d'Orsay.

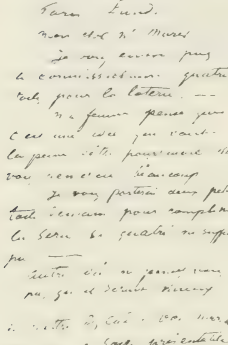
Marionnettes

Fêtant sa centième exposition de jeune peinture, la galerie Weill donnait, le soir du 21 février, une revue — vinaigre et vitriol — écrite par Mlle B. Weill et dont les acteurs étaient des marionnettes. Les figurines, habillées et présentées par MM. Mendès-France et Hardy, représentaient, avec la maîtresse de la maison, — la commère, — des peintres et des critiques. Le compère était François Ier, qu'assistait l'Ombre de Léonard de Vinci. Une trentaine de marionnettes au total, la plupart assez ressemblantes pour qu'on pût mettre un nom sur leur visage de carton-pâte. Défilèrent les Peintres cubistes, le Fauviste, le Trouilliste, le J'menf...iste, le Peintre-critique, etc... et les Petits Poussins, génies naissants, puis les femmes peintres, Finette, Lili, Jacquette, cependant que le chœur des critiques se faisait entendre. La rue Laffitte, ce soir-là, se haussa jusqu'à l'esprit montmartrois, dont le dernier refuge sera certainement l'atelier du rapin.

Les quatorze marionnettes que voici, Commère, Peintres — et Critique, ne furent pas parmi les moins applaudies.

Pissarro, la loterie et le "saint-honoré"

On a conté maintes fois cette piquante histoire, mais les conteurs brodaient plus ou moins. Voici la version authentique, éclairée par un document jusqu'à présent inédit, et dont nous reproduisons la photographie, quelque peu réduite :



Lettre de Pissarro à Murer.
(Collection d'autographes Tabarant.)

C'était en 1878. Pissarro écrivait à Eugène Murer : « Je traverse une crise affreuse, et je ne vois pas le moyen d'en sortir. » On n'ignore pas la curieuse personnalité de Murer. De son vrai nom Meunier, il avait écrit des romans avant de s'intéresser à la peinture, mais il exerçait surtout, en ce temps-là, une profession plus nourricière, celle de pâtissier-cuisinier. Sa boutique, boulevard Voltaire, était le rendez-vous des impressionnistes. Meunier-Murer s'avisa de venir en aide à Pissarro en organisant une petite loterie dont il placerait les billets dans sa clientèle. Les lots seraient les toiles de son ami. Cent billets à un franc. Quatre peintures. Pissarro en offrit six!

Or, l'un des lots échut à une petite bonne. Elle accourut. Meunier-Murer lui montra la toile, humblement accrochée dans la boutique, parmi le faste des tartes ourlées de fruits, des « saint-honorés » farcis de crème. La petite bonne regarda, béante de déception, ses yeux mornes allant des succulentes gourmandises à la vilaine petite chose peinte. Comme elle regrettait ses vingt sous!

— Si ça vous était égal, monsieur Meunier, finit-elle par dire, je préférerais un saint-honoré.

Elle eut le saint-honoré. Elle l'emporta, ravie. Et Murer, plus ravi encore, garda le Pissarro.

Manet se sut-il amputé ?

Revenons à cette petite controverse (*Bulletin* du 1er décembre). Ainsi, selon Edmond Bazire, Claude Monet et Henri Gervex, Edouard Manet ne sut pas qu'on l'avait amputé. C'était d'ailleurs l'opinion d'Antonin Proust : « On ne lui avait rien dit de l'opération des chirurgiens, et il faisait des projets d'avenir » (*Souvenirs sur Edouard Manet*, recueillis par A. Barthélemy). Et c'est aussi celle de Théodore Duret qui, dans son *Histoire de Manet*, note « qu'il languit dix-huit jours sans qu'on lui eût révélé la terrible opération et qu'il connût la perte de son pied ». Cependant le docteur Gachet aurait exprimé une opinion contraire...

Manet. — La Loge (Eva Gonzalès et Léon Leenhoff).

Or, l'un des plus intimes témoins de la vie de Manet, et dont toute la jeunesse fut fleurie de la tendre affection du maître, nous écrit aujourd'hui : Léon Leenhoff. Sa longue lettre est d'un trop vif intérêt pour que nous n'en reproduisions pas les principaux passages. Voici :

« C'est dans les premiers jours de janvier 1883 que Manet s'est alité pour ne plus se relever. Dans l'année 1882, son médecin (je ne me souviens plus de son nom) était le même que celui de Faidherbe. C'est le baron de Vaux qui le lui avait présenté. Puis vint l'homéopathe Simon, de la rue de la Tour-des-Dames.

« Toute une nuit, il a souffert de son pied gauche, à pousser des gémissements que toute la maison a entendus. Ce n'est qu'en allant de ma propre volonté chercher Siredey, son ami et en même temps le médecin de la famille, que j'ai su que c'était la gangrène qui commençait son œuvre. Son pied était tout noir. Le docteur Marjolin, autre ami, venait tous les matins panser le pied et rédiger le bulletin de santé.

Manet. — Les bulles de savon.
(Léon Leenhoff, enfant.)

« C'est Siredey qui a provoqué la consultation avec le fameux chirurgien X... (oubli de mémoire. Il demeurait boulevard du Palais, où j'ai été porter un mot de Siredey). Mais c'est le chirurgien Tillaux qui a fait l'amputation du pied.

« Manet était au courant de l'opération. Le docteur Siredey lui en a parlé, mais dans quel sens lui a-t-il tourné sa phrase, je n'en sais rien. Siredey me renvoyait toujours de la chambre quand il arrivait. L'opération s'est faite dans le salon. Y assistaient : les docteurs Siredey, Marjolin, Tillaux, Gustave Manet et deux internes. Un des internes est resté huit jours en surveillance. C'était sans doute lui qui avait reçu des instructions concernant le pied, que j'ai vu, en soulevant le tablier, sur un des chenêts de la cheminée du salon (où je voulais faire du feu, car il ne faisait pas très chaud), mais après le départ de l'interne.

« Nous couchions tous les deux dans sa chambre. Nous ne disions jamais un mot de son opération. Un jour il m'a bien relevé les draps de son lit, mais sans dire un mot, comme pour me faire voir qu'il n'avait plus de pied. Ou était-ce une douleur dans sa jambe? Je ne peux pas certifier, dans l'état de faiblesse où il se trouvait. Il ne parlait presque plus. »

Est-il nécessaire de rappeler, après cela, que les traits de Léon Leenhoff, enfant ou jeune homme, revivent dans de nombreux ouvrages de Manet, et notamment dans l'*Enfant au plateau*, l'*Enfant à l'épée*, les *Bulles de savon*, le *Déjeuner*, l'*Exposition universelle de* 1867, la *Lecture*, la *Loge*, et sous le travesti d'un Espagnol, dans l'*Eva Gonzalès peignant son « Enfant de troupe »*? Parlant devant la tombe béante de Manet, le 2 mai 1883, Antonin Proust disait : « L'homme disparaît, laissant derrière lui une femme qui a été sa fidèle compagne, un enfant (Léon Leenhoff) qui, près des frères de Manet, toujours si dévoués, a eu pour le grand artiste le culte d'un fils, et qui s'est montré d'un dévouement admirable aux longues et terribles heures de la souffrance... »

TABARANT.

Le Courrier de la Presse

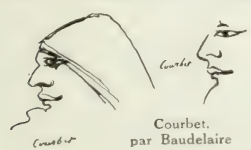
COURBET DEVANT LA CARICATURE

Courbet, par Manet

Le copieux, le méthodique, l'érudit ouvrage de M. Charles Léger, Courbet selon les caricatures et les images *(Paul Rosenberg, édit.), ne pouvait laisser d'intéresser, après les curieux d'art, les compatriotes du maître d'Ornans. Dans la revue régionaliste,* Franche-Comté et Monts Jura, *M. John Grand-Carteret le commente en une série d'études. Il évoque à cette occasion l'époque déjà lointaine où le Salon, l'unique Salon, offrait aux chroniqueurs une cible multiple et facile. Courbet, agressif, insurgé, fut particulièrement visé; M. John Grand-Carteret nous en donne la raison :*

L'antipathie, l'animosité, la lutte de la plaine, du marais, contre l'Homme-nature, contre le rustre de la Montagne : si l'on a beaucoup écrit pour ou contre Courbet, personne, que je sache, n'a suffisamment fait ressortir combien le peintre d'Ornans fut l'incarnation vivante des qualités solides, des aspects frustes et réalistes de la Montagne. Il y a là une thèse pittoresque et curieuse qui, par ce temps de géographie humaine, serait intéressante à développer : l'aspect rude et puissant de la Montagne, interprété par un de ses enfants et apporté par lui, en pleine grande ville, dans la vie réelle comme dans ses manifestations artistiques. Ne pouvant entamer ici semblable discussion, je me contente d'attirer sur ce point l'attention des observateurs...

Daumier. — L'idéalisme et le réalisme.

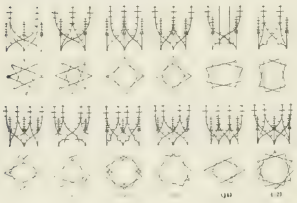


Courbet.
par Baudelaire

LOIS D'HARMONIE

Dépouillant les archives du musée de Bâle, un maître décorateur qui est en même temps un savant, M. Monod-Herzen, y trouva certains cahiers de croquis, dus à F. Schweiger, orfèvre du seizième siècle. Dessinés à main-levée, ces croquis d'ordre géométrique fussent restés obscurs si l'un d'eux n'en fournissait la clé. Ils ne sont autre chose que des projections en plan des monstrances *orfévrées qu'exécutaient les artistes. De ces documents singulièrement précieux, une loi se dégage-t-elle? Dans* l'Amour de l'Art, *M. Monod-Herzen l'affirme et le démontre.*

Les chefs-d'œuvre décoratifs du moyen âge s'inspirent de l'architecture religieuse. « Puisqu'on retrouve, en eux, l'application constante d'une loi de proportion, écrit M. Monod-Herzen, cette loi ne serait-elle pas l'une de celles de l'architecture *gothique?* » *Etudiant ce problème, l'écrivain résume ainsi ses conclusions :*



1° L'art roman semble être caractérisé par l'emploi du rapport d'harmonie $\frac{2}{3}$; qui, dans tout cercle, lie les longueurs du rayon et du quart de la circonférence.

2° On y trouve déjà le rapport $\frac{1}{\sqrt{2}}$; qui, dans tout carré, lie les longueurs du côté et de la diagonale.

3° L'art gothique a peu employé le rapport $\frac{2}{3}$, et a beaucoup développé l'application du rapport d'harmonie $\frac{1}{\sqrt{2}}$.

L'art gothique semble être caractérisé par l'emploi de ce dernier rapport.

On peut compléter un peu l'énoncé de ce dernier paragraphe, et dire que l'art gothique de la meilleure période est aussi celui où l'on retrouve le mieux l'emploi du rapport $\frac{1}{\sqrt{2}}$.

Dès le « flamboyant », l'application est plus incertaine, moins bien conduite.

Et si l'on passe à la Renaissance, il y a, en quelque sorte déficience par excès de richesse : on ne trouve plus rien, parce qu'on trouve trop de tout.

INGRES CUBISTE

Ce sera l'une des plus triomphales manifestations de l'esprit critique dont les jeunes peintres de ce temps sont animés, que l'évocation, pour diriger vers des fins nouvelles la peinture moderne, du spectre de M. Ingres. Ainsi s'exprime, ou peu s'en faut, l'école des peintres-écrivains d'art. De l'œuvre du maître montalbanais elle fait « un drapeau ». Elle exhume la dogmatique dépouille avec un admirable entrain. Et, pour éberluer « l'attendrissante candeur » de ces critiques d'art qui se mêlent d'avoir une opinion sur la peinture, M. Bissière, dans l'Esprit nouveau, *nous explique, enfin, ce qu'aurait peut-être réalisé le grand peintre s'il avait eu de plus vastes lumières.*

Mais il donne, de l'art du maître, une définition fort heureusement « venue » et pleine de substance.

Sa doctrine, dit M. Bissière, il la base déjà sur la sensation. Il renonce sinon toujours, au moins dans certaines œuvres, à faire le tour des objets, à les décrire selon la connaissance qu'il en a. Il ne va plus, comme les Renaissants, directement à l'éternel, mais il cherche à le découvrir dans l'accidentel. Il s'intalle devant la nature sans idée préconçue, et c'est dans les éléments instables qu'il trouve le point de départ de ses constructions. David, dans ses portraits, semble avoir parfois opéré de la même façon, mais l'honneur d'Ingres est de l'avoir fait consciemment. Alors que David portraitiste se laisse gouverner par son instinct, Ingres, lui, ayant fait une constatation, en tire des conséquences, les fait passer au crible de sa raison et en déduit une doctrine qui le soutient et donne à son œuvre une vertu spirituelle trop souvent absente de celle de David. La distance qui sépare Ingres de David est surtout une distance *morale*, mais elle est immense et suffit à donner au premier une importance que n'a pas le second.

La curiosité

Me LAIR-DUBREUIL

« ...Pressons. Suivons l'enchère. En veut-on? Plus vite, je vous prie. Tout le monde a vu? J'adjuge? Non? Pressons. Pas nous. Pas à gauche. Pas là, ni là non plus. Bien vu? On renonce? J'adjuge! »

Pissarro. — La Causette.
N° 101 du Catalogue Georges Petit.

Et le marteau retombe — le marteau de cet incomparable entraîneur d'enchères qu'est Me Lair-Dubreuil. Dans l'histoire des grandes ventes depuis un quart de siècle, est-il plus curieuse figure que celle de ce commissaire-priseur qui semble avoir été créé pour l'emploi, façonné tout à point par la nature afin de tenir avec une autorité souveraine le marteau dressé sur tant d'intérêts, de passions et de feintes, et qui s'abat, sec, brutal, péremptoire — marteau de Damoclès, disait l'emphatique Paul Eudel ? Me Lair-Dubreuil est mieux qu'un des grands acteurs de l'Hôtel-Drouot, théâtre tragique, comique, funambulesque. Il est véritablement un des hommes qui marquent de leur personnalité propre la piquante physionomie de Paris.

Il n'a qu'à paraître, et tout aussitôt le feu des enchères fait jaillir ses braises. L'œil à tous les coins de la salle, il suggestionne les timorés, persuade les incertains, convainc les inquiets. Sa voix claire, parfois claironnante, s'échappe, sonne, prend et lance l'enchère, sur laquelle l'enchère suivante rebondit. Et, tel le bâton d'un chef d'orchestre, le marteau rythme cette voix, en dirige ici et là les ondes magnétiques. Me Lair-Dubreuil, certes, est un redoutable enchanteur.

Les plus formidables enchères de ce temps, c'est à lui que revient l'honneur de les avoir déclenchées, avec une calme énergie, et le sourire aux lèvres. Ventes Carcano, Doucet, Aynard, Kraemer, Marczell de Nemes, Steengracht, marquis de Biron, Antony Roux, Roger Marx, Degas, Denys Cochin, Beurdeley, et cent autres. Mais il est aussi l'inlassable animateur des enchères les plus modestes, pour lesquelles il n'est jamais moins pressant ni convaincant. Cet homme admirable

vend avec la même conscience une croûte de trois francs et un Corot de cent mille. Il n'est pas de trait de caractère qui le peigne mieux que celui-ci.

Or, il dispersera, les 4 et 5 mars, à la galerie de la rue de Sèze, l'inégale collection formée par Georges Petit. Ce seront les premières grandes vacations de l'année, qui nous en promet de magnifiques. Une fois de plus, Me Lair-Dubreuil va voir les enchères se précipiter, impatientes, à l'appel de son marteau prestigieux.

*

L'HOTEL DROUOT, ANACHRONISME

Chose curieuse : Depuis plus d'un siècle et demi, les édifices consacrés aux ventes publiques, à Paris, ont toujours été l'objet de vives critiques, et toujours en raison de leur exiguité. Lorsqu'en 1780 l'Hôtel Bullion, rue Plâtrière, fut livré au public des encans, déjà l'on estimait que ces locaux étaient insuffisants pour une ville de près de six cent mille âmes. A peine y était-on mieux qu'à l'Hôtel de la rue de Cléry, successeur de l'Hôtel d'Aligre, héritier lui-même de la clientèle bigarrée qui, si longtemps, s'était écrasée chez Pierre Rémy, le marchand-expert de la rue Poupée, ou dans les froides salles des révérends pères Augustins. Et lorsque la rue Plâtrière fut abandonnée pour la place de la Bourse, que de critiques encore! Quoi? Ne s'avisait-on pas du gigantesque développement de Paris? Et que de protestations nouvelles quand, en 1852, fut inauguré l'Hôtel Drouot, construit sur les terrains vagues qui avoisinaient l'ancien Opéra! Alors la population de la capitale dépassait le million d'âmes. D'année en année apparut plus évidente la mesquinerie de ce pauvre petit édifice,

Une vente de sequestre à la salle 13.
(Dessin inédit de Jean Lefort.)

en dépit des timides améliorations qu'y apporta la Chambre des commissaires-priseurs. « Il est abominable, cet Hôtel Drouot, écrivait en 1888 Octave Uzanne. Il est indigne de Paris, indigne du rôle que notre société lui assigne, indigne des charges qui lui incombent. Il est absolument vieux jeu dans son installation et dans ses rouages, et il serait à désirer qu'un incendie vint anéantir ce temple de la brocante, dont on voit s'élever la vilaine silhouette en plein cœur de la métropole, comme un défi à la richesse et à la salubrité publiques... Quelle infâme et pouilleuse promiscuité!... Il faut bien que le Parisien, ce faux frondeur de tyrannie, soit, individuellement, le plus doux et le plus moutonnier des êtres, pour consentir, sans se révolter, à se laisser parquer, friper, souiller et empoisonner dans ce Ghetto épouvantable... »

Hélas! Celui qui écrivait, il y a trente-trois ans, cette diatribe, pourrait la récrire aujourd'hui, et peut-être en aggraverait-il les termes. En 1921, comme en 1888, comme en 1852, comme en 1780, l'Hôtel des ventes mobilières de Paris est un navrant anachronisme. Les étrangers en rient, et, d'ailleurs, nous en rions avec eux. Ainsi le temps passe. Nos petits-neveux reparleront de ces choses au siècle prochain.

D'où vient que la Chambre des commissaires-priseurs soit toujours en retard de trente, quarante ou cinquante ans sur l'évolution de la vie parisienne? Mais, dira-t-on, peut-être a-t-elle conscience du scandale qu'est, de nos jours, un Hôtel Drouot? Sans doute étudie-t-elle avec fièvre quelque vaste projet d'extension, dont elle reconnaît l'extrême urgence? Eh bien! non, non, non! La Chambre des commissaires-priseurs n'étudie rien, n'a conscience de rien. Seul Me Dubourg, qui la préside, manifeste la volonté d'en finir avec cette situation désastreuse, de jour en jour plus intolérable. Mais il parle dans le désert. A peine est-il écouté de ses collègues. Si quelques-uns l'approuvent, en revanche aucun d'eux ne consent à le suivre. Doux pays!

T.

Au Musée Galliera

Poursuivant son programme d'expositions sériées des diverses matières et de leurs transformations par l'art, le jury du musée Galliera, présidé par M. F. d'Andigné, a décidé de consacrer sa manifestation spéciale du printemps au *Décor moderne dans l'Horlogerie et la Bijouterie.*

A cette exposition sera jointe une rétrospective de l'Horlogerie.

Ici...

LES TABLES DU "BULLETIN"

A notre confusion profonde, nous avions dû renoncer — mais seulement — en apparence au dessein d'offrir à nos abonnés l'index analytique des 26 numéros de l'année 1919-1920 du "Bulletin". Mais nous élaborions ce copieux cahier de 96 pages à deux colonnes. — Nous l'adresserons enfin à nos abonnés, avec le numéro du 15 mars, et nos excuses d'avoir employé deux grands mois à vérifier ce texte.

DES CROIX

Un décret spécial rendu sur la proposition de M. Léon Bérard, ministre des Beaux-Arts, élève au grade de grand officier de la Légion d'honneur M. Albert Besnard, ancien directeur de l'Académie de France à Rome, et à celui de commandeur M. Emile Bourgeois, professeur en Sorbonne, ancien administrateur de la manufacture nationale de Sèvres.

Par un second décret, M. Edgar Brandt, ferronnier d'art, est créé chevalier de l'ordre pour services exceptionnels de guerre, ainsi que M. Bloch, professeur à l'Ecole nationale des Beaux-Arts.

EN SORBONNE

Sur un thème qu'il connaît mieux que personne, Notre-Dame de Paris et sa place dans l'architecture du moyen âge, M. Marcel Aubert, conservateur adjoint de la sculpture au musée du Louvre, vient de soutenir en Sorbonne sa thèse de doctorat ès lettres, que publie la librairie Laurens *.

Notre éminent confrère, qui s'est spécialisé dans l'étude archéologique et historique des débuts de l'art « gothique » dégage enfin d'une abondante série de témoignages assez contestés les éléments de la vérité. Sa critique sûre et impartiale ne se laisse troubler ni par l'admiration ni par l'esprit de parti.

M. Marcel Aubert a situé la cathédrale de Paris à sa place véritable. Elle appartient à la lignée des grands monuments issus de la basilique de Saint-Denis et des grandes abbatiales normandes du douzième siècle. Mais, tandis qu'elle demande encore à la construction

(*) Marcel Aubert. Notre-Dame de Paris, sa place dans l'histoire de l'architecture du XII^e^ au XIV^e^ siècle, in-4°, 20 pl. et 30 fig. Laurens, édit., en souscription, 40 francs.

des tribunes le moyen d'assurer la rigidité de l'édifice, les praticiens bourguignons essayaient et réalisaient d'emblée, à Sens, un système tout nouveau, qu'adoptera le moyen âge.

L'influence de Notre-Dame de Paris est considérable, néanmoins, mais elle est négative. L'admirable édifice a servi d'exemple de ce qu'il convenait désormais d'éviter; restée sombre, elle est la dernière des basiliques à tribunes, le dernier des grands monuments élevés sur des données romanes en style gothique. Au XIII[e] siècle, l'invention de l'arc-boutant permettra aux architectes de supprimer les tribunes, d'agrandir les fenêtres et d'élever ces immenses châsses de verre qui deviendront des merveilles d'équilibre dynamique et de magnifique audace.

LES TEMPS INNOCENTS

De son père, de l'homme charmant et de l'homme d'esprit qu'est le bon chroniqueur, M. Henriot, M. Emile Henriot trace un portrait plein d'une émotion délicate. C'est de son roman Les Temps innocents *(Emile Paul, édit.) que nous détachons ces jolis souvenirs d'enfance :*

Maurice de Lambert.
M. Henriot, dessinant.

« Pour moi, tout ce qu'entreprenait mon père était prestigieux et surprenant. Je le voyais sans cesse occupé à donner la vie à ces petits bonshommes dessinés qu'il commençait tantôt par un pied, tantôt par le nez et un pan de leur habit, pour me faire rire, et qui parlaient ensemble et disaient des farces. Ou bien il se mettait au piano et déversant sur moi des flots harmonieux, il me charmait avec les musiques les plus divertissantes et les plus gaies que j'aie jamais entendues.

« Quelquefois mon charmant père, pour me récompenser de ce qu'il était de bonne humeur, me conduisait devant un placard où il enfermait des papiers et des livres; me montrant alors une ficelle, il me disait « Tire! »... Je tirais, et c'était pour recevoir, miraculeusement, dans mes mains tendues et tremblantes de joie, quelque belle

boîte ovale, faite d'un bois mince et fleurant la résine, où il y avait, rangé par quatre sur des petits carrés de papier, entre des copeaux, un magnifique régiment de grenadiers, de voltigeurs ou de lanciers de Poniatowski. Dans ses diverses manifestations, mon père était pour moi un homme absolument divin et admirable... il poussait la bonté jusqu'à descendre en ma faveur du char de ses occupations innombrables pour venir jouer avec moi aux soldats de plomb ou faire « petit pinçouti » qui consistait à lui tirer les poils de la barbe, entre le cou et la chemise, ce qui m'était un bien grand charme, quand j'avais cinq ans... »

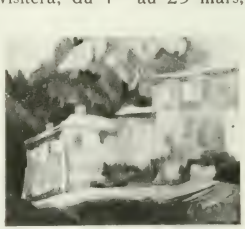
A L'ÉCOLE BERNARD-PALISSY

Un emploi de professeur de céramique est vacant à l'Ecole municipale professionnelle Bernard-Palissy, 19, rue des Petits-Hôtels (X[e]). Cet emploi comporte seize heures par semaine d'enseignement, et un traitement de 9.600 francs par an, pouvant atteindre, par promotions successives, 12.800 francs. A ce traitement s'ajoute une indemnité de résidence de 1.200 francs.

Les candidats doivent être de nationalité française et âgés de 45 ans au plus au 1[er] mai 1921.

LES EXPOSITIONS

Au Pavillon de Marsan s'ouvre le 3 mars le Salon des *Artistes décorateurs*. — Chez Durand-Ruel, on visitera, du 1[er] au 23 mars, le 9[e] Salon de la *Société Moderne*. — Chez Druet, jusqu'au 4, l'exposition *Manguin;* du 7 au 18 celle du *Premier Groupe* et de *Lebasque*. — Chez Devambez, jusqu'au 5 mars, les peintures de *Guillaume Roger*. — Chez Marcel Bernheim, jusqu'au 5 mars, les expositions d'*André Wilder* et d'*Andrée Karpelès*. — A la Licorne, jusqu'au 10 mars, les peintures de *Léon Lehmann*. — Chez Bernheim-Jeune, du 1[er] au 9, les peintures de *Van Dongen*, et du 10 au 19, celles de *Raoul Dufy*. — Chez Barbazanges s'ouvrira, le 8, l'exposition des dessins de *Bernard Naudin*.



Paysage, par Simon Lévy.
Exposition des Alsaciens-Lorrains.

...et ailleurs

PROJETS D'ARTISTES

Era Nuova, de Trieste, a eu l'idée de demander aux principaux artistes du crû, leurs projets pour 1921. Bruno Croatto a répondu qu'il dormira le plus possible, se promènera de longues heures et, s'il lui reste du temps, se divertira avec ses pinceaux capricieux. « Je me ferai insérer des glandes Voronoff pour ne pas vieillir et avoir le temps de dégager la beauté du chaos », a dit Renato Greco-Mayer. Arturo Levi est sceptique : « Si nous faisions dans l'année tout ce que nous nous promettons de faire au premier janvier, l'art serait vite trop riche en chefs-d'œuvre. » Argio Orell annonce qu'il fumera beaucoup, qu'il essayera de moins boire et de moins manger, qu'il ne mourra point et qu'il fera un grand pas vers la réputation d'artiste grandissime. Piero Lucano prophétise : « Moi, peintre, j'écrirai une comédie, je ferai un vol de 1.000 kilomètres en avion, je me marierai, et, comme par hasard, ...je vendrai un tableau. » Sergio Sergi n'est pas renseigné : « Ce que je ferai? Ahimé! Je me le demande tous les jours. Et vous seriez bien aimable de me dire plutôt ce que je ne ferai pas! » A l'aveuglette s'en va Tullio Silvestri : « Je n'ai jamais fait ce que j'ai voulu. J'ai rencontré des couleurs que je ne cherchais pas. J'ai aimé qui je n'aurais pas dû aimer. Conclusion : voyageons sans itinéraire! Mon seul désir impérieux, c'est de faire le portrait d'un anthropophage et de sa femme, en train de manger un missionnaire européen. »

Les artistes prennent gaiement la vie, à Trieste...

AU MUSÉE DE BRUXELLES

Au Musée royal de Bruxelles, M. F. Kleinberger, de New-York, en souvenir de son ami, le regretté Ch.-Léon Cardon, vient de faire don de deux œuvres importantes : un tableau, *Portement de Croix*, de l'école primitive néerlandaise (fin du XV^e^ siècle), et un bas-relief, le *Paradis terrestre*, attribué à l'école française du XVI^e^ siècle. Ces œuvres avaient appartenu à la collection Cardon.

D'autre part, le Musée a reçu en dépôt, à titre de prêt, de la princesse Pauline d'Arenberg, une œuvre de Rubens, peinte vers 1615 : le *Portrait de Pierre Pesquius* (1562-1625), chancelier du Brabant et ami du maître anversois.

PROPAGANDE BOLCHEVISTE

Les bolchevistes peignent des « œuvres d'art » sur le flanc des wagons. Exposition roulante s'il en fut jamais. On voit ici les cosaques ralliés à la « Cavalerie des Soviets », et l'inscription en fait foi

Au milieu de ce wagon, on peut lire « Literatura ». C'est la « littérature » propagandiste qui s'en va ainsi, dans toute la Russie Et les lecteurs regardent la peinture édifiante pendant qu'on leur distribue des brochures.

Cet artistique wagon de propagande est décoré d'une peinture parlante où l'on voit l'armée rouge chassant les infâmes « généraux blancs » et les « capitalistes ».

INDUSTRIES D'ART

Une expositon d'orfévrerie et d'argenterie anciennes et modernes, tant britanniques que de fabrication étrangère (peuples alliés) vient d'avoir lieu à la Central School of Arts and Crafts de Londres.

UN LIVRE SUR L'ART INDIEN

M. Havell, grand voyageur aux Indes et érudit amateur d'art, avait déjà publié trois précieux volumes sur l'art dans la péninsule hindoue. Son quatrième ouvrage, *A Handbook of Indian Arts*, synthétise ces premiers travaux et y ajoute des lumières abondantes et nouvelles. Il s'y efforce tout spécialement de mettre en valeur le sens traditionnel des œuvres d'art, aux points de vue ethnique, religieux, historique et politique. Les « canons » de l'art hindou — architecture, sculpture et peinture, — se dégagent de cette étude : et ce n'est pas un moindre mérite.

ART NÈGRE

Le *Bulletin de la Vie artistique*, malgré de nombreuses interviews, n'a pas épuisé la question. Londres vient de s'offrir, à la Galerie Goupil, une exposition d'art nègre. Et il faut convenir que le public a trouvé toutes ces sculptures aussi conventionnelles que dégénérées.

On a pourtant fait exception pour une *tête sacrée* de Bat Huana et pour un masque de la tribu Boule. Le seul mérite reconnu par les Anglais à ces bois taillés, c'est qu'ils ont « le charme et cette sorte de beauté que donne à la matière le labeur d'un artiste inconscient. Chaque sculpture est comme un rêve confus qui ne peut pas s'élever à la conscience de la juste réalité. Et ces statues dont la tête arbitrairement est plus grosse que le corps, c'est en somme toute la piquante fantaisie d'un peuple puéril qui trouve très plaisant de manger les vieillards pour conserver en eux l'esprit de famille ».

ART HOLLANDAIS

Une société hollandaise a groupé des œuvres peintes et sculptées, représentatives du mouvement moderne aux Pays-Bas, et a l'intention de promener cet ensemble dans quelques capitales européennes. Elle a commencé par Londres. Il y a un Van Dongen qui est assurément l'œuvre la plus *en avant* du lot. Quant aux autres, on leur a fait le reproche d'être aussi peu modernes que possible, et le critique d'art du *Times* a gémi en constatant que l'influence d'un Vincent Van Gogh

est complètement inexistante dans l'art des successeurs de Joseph Israëls. Il y a pourtant une Jeune Hollande qu'il serait bien intéressant de faire connaître à l'Europe; c'est celle-la même qui, par la plume et le dessin, s'exprimait il y a un an, pour la première fois, dans la *Revue du Feu*, « organe universaliste international », dirigé, avec une fougue sacrée, par Arthur Pétronio, à Amsterdam.

*

Le Dr Bredius, le collectionneur hollandais bien connu, a décidé de transporter de La Haye, où ils étaient exposés au Mauritshuis, à Amsterdam, ses célèbres Rembrandt, Ruysdael, Steen, Van Goyen, Cuyp, etc. Cette décision provoque la consternation dans les milieux artistiques de La Haye, qui ont organisé des pétitions pour supplier le Dr Bredius de ne pas donner suite à son projet.

PEINTURE ALLEMANDE

Les Allemands peintres viennent de se produire, coup sur coup, en deux expositions à Buenos-Aires. C'étaient, surtout, des « réacteurs » contre l'ex-peinture du temps impérial, des hypermodernistes, qui se produisaient là. Ces Sécessionnistes dernière manière ont intéressé les Argentins, à des titres divers. On y voyait des disciples de l'école de Worpswende, tel Vogler, des représentants des jeunes groupes souabes et badois, révoltés également contre l'influence de Berlin et de Munich; d'autres venus de Weimar, de Darmstadt, de Carlsruhe, de Dusseldorf : MM. Dattmann, Schreuer, Clarenbach et de plus actuels encore, tous artistes qui, en des expositions régionales, chez eux et depuis la guerre, ont porté un coup, que l'on dit terrible, aux bluffeurs et aux « tam-tamistes » berlinois. Ce n'est pas dire que les expositions allemandes de Buenos-Aires n'ont valu aux inscrits au catalogue que des applaudissements, mais ces deux manifestations ont eu pour effet qu'en Argentine on reste désormais très intéressé par l'effort des petites écoles provinciales allemandes, et que l'on garde le désir de se tenir désormais au courant de ce qu'elles feront.

TABLEAU IDENTIFIÉ

L'origine restait douteuse d'un portrait du roi Charles IV, conservé à l'hôpital royal de Compostelle. M. Sanchez Rivera, critique d'art espagnol, vient d'éclairer le mystère, en retrouvant, signée Goya, 7 mars 1790, une quittance des 2.000 réaux que Don Vicente Vasquez del Viso paya à l'artiste à qui il avait commandé le portrait du monarque.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

SILENCE, SILENCE...

(Verlaine.)

Un amateur interrogeait récemment le seul chef d'école très moderne qui ne répande pas dans les revues dites d'avant-garde ses enthousiasmes et sa foi.

— Comment avez-vous imaginé, questionnait l'indiscret, cette formule?

Les pourquoi? les d'où vient? se succédaient — vainement. Enfin :

— On ne parle pas au pilote, fit le peintre.

Dessin de Balthazar Haug.
(Exposition des Alsaciens-Lorrains.)

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dir^r, 37, rue Gandon, Paris.

REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO